

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 4 »
Six mois 2 »
Trois mois 1 »

LE TRIOMPHE DE LA CAMARDE SUICIDES D'ARISTOS

GRÈVE DES GAS DES ABATTOIRS



Le Triomphe de la Camarde

Voici encore la garce de société actuelle élaboussée du sang d'une famille de victimes.

Il y a quinze jours, c'étaient les purotins de Choisy-le-Roi qui, emboitant le pas à la mère Souhain de Limoges, à la famille Hayem de la rue d'Avron, se faisaient passer le goût du pain.

Seulement, ce coup-ci, c'est dans le quartier aristo, — au beau mitan des Champs-Élysées! — que s'est déroulé le drame.

Et les suicidés sont des richards!
Un banquier et sa famille.

Faut-il que la société moderne soit infecte pour que des types huppés en viennent à en avoir plein le cul!

Qui donc, au spectacle d'horreurs semblables peut douter que nous soyons à une période critique, un sacré tournant d'où dépend l'avenir?

Y a pas à tortiller : le monde actuel apparaît condamné par tous! De partout, contre lui, germent les haines et éclatent les malédictions.

Et ce n'est pas fini! Y aura foutre pas de cran d'arrêt jusqu'à ce que la pourriture qui nous étouffe ait été balayée à l'égoût par une farameuse tourmente.

—o—

Les suicidés de ces jours derniers, — la famille Dreyfus, — étaient des richards. Le père, un banquier, — fils de millionnaire, — donc fils d'exploiteur et sacré exploiteur lui-même — avait râlé bougrement de pognon en des fricottages scélérats.

Qui peut chiffrer le total des pauvres bougres que, au temps de sa splendeur, il ruina sans scrupules?

Voilà ce qui ne le tarabustait guère!

S'il rumina sur ce chapitre, ça ne dut être que le jour de son suicide.

Certes, la galette vient vite aux banquiers — mais elle file vite entre leurs pattes croches, aussi vivement qu'elle s'est amenée.

Toutes les opérations de banque ne sont que des coups de bandits : c'est des vols, des escroqueries, des assassinats!... Aussi, pour qu'un banquier ramasse une pelle, il suffit qu'il ait maille à partir avec plus fripouille que lui.

Ça arriva au Dreyfus : il fut étrillé dans les grands prix! Tant et si bien que le ri-

chard se trouva réduit à une vingtaine de mille francs de revenu.

Y a mèche de vivoter avec ça, nom de dieu!

Même à moins... beaucoup moins, foutre! Y en a des chiées, en France, qui n'ont pas vingt mille sous par an.

Et qui vivent... ou meurent à petit feu, — sans que leur triste sort passionne les dirigeants.

Notre banquier, habitué au faste, ne put se plier à une existence moins princière. Alors, plutôt que de tirer la queue du diable, il a cherché dans le néant, le calme que la vie lui refusait.

Et il n'est pas allé seul vers la Camarde : il a amené les siens, sa femme et ses trois gosselines, — soit qu'il ait supposé la séparation trop douloureuse aux survivants, — soit qu'il ait voulu leur éviter le mauvais sort prévu.

Donc, lundi matin, tous les cinq ont été dénichés dans leur chouette piôle, complètement refroidis.

Oh foutre, c'est pas bibi qui va plaindre ces types!

Mes sympathies vont vers des miséreux bougrement plus intéressants que ces désespérés de la haute.

N'importe! La disparition de cette smala d'aristos est un signe des temps : c'est un glaviau sanglant sur la trogne de la R. F.

Et nous sommes à l'avant-veille de l'Exposition de 1900!

Une idée!
Voici un clou pour cette garce de foire putassière: une Tour Eiffel de suicidés ne ferait pas mal dans le tableau!
Ça serait tout à fait de circonstance.

—0—

Dans les quotidiens, des journaliers ont aboyé après le banquier Dreyfus, le blâmant de s'être évadé de la vie: ils auraient voulu qu'il réalise son saint-frusquin et recommence sa vie.

C'est très commode à dire!
Mais, nom de dieu, ça suppose une crapulerie intense! Si rapace qu'on soit, se battre contre tous, pour du pognon, rien que pour du pognon! — il vient un moment où ça écoeure.

Peut-être Dreyfus a-t-il eu des nausées?
Si oui, ça prouve en sa faveur, car y a rien de plus méprisable que l'après bataille pour la pièce de cent sous.

Et y a fichtre pas à en douter: la famille du banquier ne se serait pas suicidée si elle avait senti autour d'elle, — au lieu de la racaille bourgeoise toujours prête à jubiler des malheurs des autres, — une chîée de bons bougres compatissants à son mauvais sort.

Donc, on en revient toujours au même point: pour qu'on voit le bout des dégoûtations, des hideurs et des misères actuelles il faut que la garce de société qui nous étouffe soit foutue cul par dessus tête!



HORREURS MILITAIRES

La semaine est féconde en horreurs, nom de dieu!

Et ceci n'est qu'un prélude, car à l'heure actuelle les jeunes fistons préparent leurs baluchons pour se rendre à la caserne, accomplir le temps de service qui leur est imposé par les charognards de la haute — payer l'impôt du sang!

Mais, pour aujourd'hui, n'anticipons pas.
Je jaspinerai des bleus la prochaine fois, — et y aura méche, foutre, parce que, avant même d'avoir la casaque du soldat sur le râble, d'aucuns déjà se précipitent à bras ouverts dans la mort.

C'est à Lille que ça s'est dévidé:
Lenglet, un jeune fiston qui devait partir le 16 de ce mois au 145^e lignard, à Maubeuge — le régiment dont les lebel's tirent merveille à Fourmies — n'a pu se faire à l'idée de quitter sa bonne amie pendant trois ans.

La pauvre, elle aussi, n'a pu comprendre pourquoi on lui enlevait son gas et, désespérée, les deux amoureux ont fait un plongeon dans la Deule, près de la poterne de l'Abattoir.

C'est bougrement triste de foutre le camp ainsi en pleine jeunesse! Alors qu'ils ne devraient avoir que gaieté au cœur, quand les fistons arrivent à la vingtaine, grâce à cette putainerie de militarisme, leur sang se glace et y en a des tapées qui, par horreur de cet esclavage, font kif-kif les amoureux de Lille: sautent à pieds joints dans le néant!

—0—

Et la série continue, sans fin ni cesse, — toujours horrible!

A Cherbourg, Boucher, marsouin au 1^{er} régiment, s'appuie le canon de son flingot sous le menton et au moyen de son gros arpion fait partir le coup... La balle a traversé la caboche, nom de dieu!

Paraît que les galonnards font une enquête pour connaître les motifs de ce suicide. Pas besoin d'avoir inventé les boutons à cinq trous pour les connaître, les motifs.

C'est que Boucher avait plein le cul du métier, voilà tout.

A Arras, même blot!
Un sapeur du 3^e génie, puni de prison à propos de bottes, a employé le même truc que le précédent désespéré pour se libérer de la caserne.

Foutu aussi, celui-là; crampé, nom de dieu!

A Nancy, c'est un sergent-major, Leduc, du 26^e lignard, qui s'est logé une balle de revolver dans le citron.

Pour celui-ci, les mobiles du suicide changent: le type est bien une victime de la caserne, — car il est certain que s'il n'avait pas quitté l'atelier ou les champs il n'aurait jamais songé à se revolveriser, mais ce n'est pas le dégoût du métier qui l'a poussé dans la mort.

Le bougre, comme tous les fourriers et les sergents-majors faisait du « fourbi d'Afrique » — tel que le pratiquait si adroitement Vacher, l'éventreur de pastoures, quand il était gradé au 60^e, à Besançon — et foutre, le doublard n'y allait pas avec le dos de la cuillère.

Dame! quand on est sous-off, on n'est pas astreint à aller dans le « beau monde » on n'a pas besoin d'avoir de fracs, ni d'uniformes de parade, mais, tonnerre de dieu, on va au beuglant, on y rigole, on fait du plat aux chanteuses, on fait du boucan, on se saoufle et, à tous les refrains, on accompagne à grands coups de sabre. Bien entendu que pour mener cette vie de patachon que gobe tout bon sous-off, faut de l'oseille, et comme la solde n'est pas épaisse, on tripatouille sur l'ordinaire.

Leduc était sur le point d'être pipé: il a préféré, pour l'honneur — comme on dit dans les casernes — aller faire une balade dans le royaume des taupes.

Probable que si ce fricoteur eut vécu dans un milieu potable il n'aurait pas été plus mauvais qu'un autre. Malheureusement pour lui, il n'a pu résister à la pourriture militaire, — et il en est mort.

Ouf! je m'arrête sur les suicides. S'il me fallait énumérer tous ceux qui se dévident chaque semaine, ça serait une trop longue et trop macabre litanie.

—0—

A Lourmel, dans la province d'Oran, en Algérie, le gardien du polygone d'artillerie vient d'accomplir un acte qui le met presque à la hauteur des assassins de Chévelet, de Cheymol, avec la différence qu'il n'a pas torturé à l'avance et qu'il n'a tué qu'un civil, — moins que ça: un indigène.

Ce sous-off avait barboté un cheval, sous prétexte que cet animal avait fait des dégâts dans un terrain dont il avait la garde.

Boutaïeb, le proprio du canasson, s'en vint réclamer la bête à la brute:

— Je voudrais bien mon cheval, mossieu.
— Fous-moi le camp, répondit le salaud.
— Rendez-moi ma bête, mossieu, je la tiendrai à l'attache... elle ne recommencera plus...

Mais le gardien ne voulait rien savoir et comme l'arbi s'obstinait à réclamer son canasson, le crapulard sous-off sortit son revolver et le déchargea sur le malheureux, ne s'arrêtant de tirer que quand il l'eut refroidi.

Hein! C'est y un assassinat, ça, les bons bougres?

Oh mais, rassurez-vous sur le sort du gardien de batterie: la vieille garce de Thémis informe... et comme ce n'est qu'un arbi que le sous-off a déquillé, y a des chances pour que le meurtrier soit reconnu plus innocent qu'un poussin qui crève sa coquille.

Et il pourra continuer son apprentissage de tueur!

—0—

Autre histoire de meurtre: ces jours derniers, le conseil de guerre du 15^e corps, siégeant au fort Saint-Nicolas, jugeait un trouble du 55^e lignard accusé d'assassinat.

Au mois d'août dernier, le bougre, aussi saouf qu'un colonel de pompiers, faisait un boucan monstre dans une boîte à gros numéro.

Le patron, ami de l'ordre et de la paix, lui recommanda de faire un peu moins de pétard, afin de ne pas déconsidérer son honorable maison.

— De quoi, de quoi? Un pékin qui me commande! Y a que mes supérieurs qui ont ce droit. Donc, j'obéis pas!...

Et voilà le soulot qui se fout à tout chambarder!

Comme le proprio de l'estanco lui faisait de nouvelles observations, le trouble dégaina et, d'un coup bien appliqué, traversa la poitrine et le cœur du tenancier.

La mort fut foudroyante, bondieu!

Les galonnards du conseil de guerre n'ont vu dans ce meurtre qu'une peccadille.

Eux, si féroces, quand la moindre atteinte est portée à leur prestige;

Eux, qui condamnent à mort un trouffion qui lève la patte sur un gradé, ont été pleins d'indulgence pour ce poivrot qui n'a démoli qu'un pékin. Sous prétexte d'homicide par imprudence ils lui ont administré juste six mois de prison et 200 balles d'amende.

Ils ont bien fait d'être indulgents, — que ne le sont-ils toujours!

Seulement, il est à remarquer que la gradaille n'est indulgente que lorsque la victime est un civil; le civil est presque l'ennemi... ce qui explique leur mansuétude!

An surplus, ce n'est pas leur sévérité qui pourrait enrayer la fièvre de meurtre qui touraeboule presque tous les troubadés.

Il n'y a pas à en vouloir à ces pauvres bougres qui, en vadrouille, dès qu'ils ont un verre dans le nez, se ruent kif-kif des bêtes furieuses sur des troquets ou d'inoffensifs passants.

On leur a donné des armes, on leur apprend à tuer, on s'efforce de faire germer en eux les plus sanguinaires instincts: il n'y a pas à s'étonner que, surexcités par l'alcool, ils deviennent plus dangereux que des bêtes féroces.

Le contraire serait épatant!
Les pauvres ne sont que d'inconscientes victimes de la barbare organisation sociale.

AUTOUR DE MONTJUICH

Les cent et quelques innocents qui râlaient depuis plus de quinze mois dans les affreuses prisons de Barcelone viennent enfin d'être libérés.

Du moins, on le dit...
Est-ce vrai, ce coup-ci?
Souhaitons-le, nom de dieu!

En tous les cas leur libération est une mesure aussi inique que jésuitique.

Vingt et quelques seulement — parmi les 112 — sont autorisés à rester en Espagne.

Tous les autres sont bannis!

C'est à ça que se borne le « libéralisme » du Sagasta.

Cochon de « libéralisme! »

Est-ce assez infect! Voilà des pauvres gas dont plusieurs ont été torturés physiquement; pour ce qui est du moral, inutile d'en parler, les malheureux en ont enduré de toutes les couleurs!

Et, cependant, deux conseils de guerre les ont proclamés innocents, à deux reprises différentes!

Y a donc pas à tortiller: ils sont archi-innocents.

N'importe on les a tenus bouclés.

Et quand on les déboucle, c'est encore pour les persécuter!

En effet, ceux qui resteront en Espagne seront continuellement sous la coupe de la police; quant aux autres, leur vie n'aura rien de drôle, non plus!

—0—

Dans son dernier numéro, la *Revue Blanche* a publié une babillarde d'une bonne copine, Teresa Claramunt qui a moisi pendant plusieurs mois dans les cachots d'Espagne, d'où elle a eu la veine de sortir!

Les camaros liront cette babillarde avec plaisir, — c'est pourquoi je la colle ci-dessous:

« Nous fûmes arrêtés, mon mari et moi, à Camprodon (Gérone), le 14 juillet 1896. La garde civile nous accompagna jusqu'à Barcelone; lorsqu'ils nous eurent interrogés, le gouverneur et le juge, reconnaissant notre innocence, donnèrent des ordres pour notre mise en liberté. Par la suite je fus interrogée par le fiscal (procureur public), un homme renommé pour ses moyens inquisitoriaux; ce monsieur m'avertit que j'aurais beaucoup à souffrir si je persistais à garder le silence sur mes complices; je devais m'y résigner, disait-il, afin de gagner le ciel, sa conviction étant, comme l'enseigne la doctrine catholique, « que Dieu réserve le royaume des cieux à celui qui lutte pour la justice ». Il me fit ensuite mettre au secret et, à la nuit, je fus conduite à la prison qui est régie par des nonnes c'est-à-dire des « sœurs de charité ». Ces « sœurs » (je ne sais si ce fut par ordre supérieur) me refusèrent mon admission dans le quartier de pistole (preferencia) — chose qui n'est refusée à aucune détenue — et je fus ainsi logée au quartier commun.

« Toutes les détenues ont un hamac à leur disposition; j'en fus privée de cette commodité et dus coucher sur le plancher qui, étant souvent lavé, était très humide. Toute communication, même avec ma famille, me fut interdite. Je fus contrainte d'assister aux offices

religieux; j'eus beau manifester que je n'étais point catholique, mes protestations furent vaines, il me fallut aller à l'église. Je ne prenais part à aucune des cérémonies des catholiques, mais une «sœur» s'aperçut que je ne me mettais pas à genoux au moment de l'élevation. Elle me frappa alors dans le dos en me disant: «A genoux!», ce à quoi je répondis: «Je ne puis faire cela. — Agenouillez-vous!» répéta-t-elle. Je répondis: «Je ne veux pas!» Le même jour on me conduisit dans l'appartement d'une des sœurs où je trouvai un curé d'un bon embompoint et quelques dames. On voulait me persuader que ma conduite était mauvaise et, après une heure de discussion, s'il eût été possible que je fusse moins catholique, je l'aurais été! Le jour suivant on arrêta une pauvre veuve qui, par reconnaissance pour quelques légers services, commit le «crime» de nous apporter des vivres. Cette femme fut gardée au secret onze semaines, laissant une petite fille de dix ans abandonnée à elle-même. Ensuite, reconnaissant qu'on avait affaire à une catholique, on la relâcha. A force d'être constamment exposée aux rayons ardents du soleil de juillet, je tombai malade et, sur les instances de mes compagnes de détention, je me décidai à entrer à l'infirmerie.

«A son arrivée le médecin m'examina, m'ordonna quelque chose, mais en apprenant que j'étais il ne voulut pas m'accepter à l'infirmerie. Il prétendait que ceux qui professent des idées semblables aux miennes ne pouvaient être que des «cafres»; ce qu'il m'avait ordonné ne me fut pas administré, des criminels aussi endurcis n'ayant droit à aucun soin. Voyant qu'ils ne pouvaient rien sur moi, ils me transfèrent au fort Montjuich escortée par deux gendarmes à pied et deux à cheval commandés par le lieutenant Canales. Je fus destinée au cachot numéro 2 qui est, après le numéro 0 (le cachot où l'on torture), le pire de tous. Ce cachot est obscur, non aéré, petit, humide et sale: au bout de sept jours mon corps était tout enflé. Pour couchette on me donna une paille si sale que je ne pus dormir: paille et couverture pullulaient de poux et autres insectes... La visite générale des prisons arriva, j'exposai ma situation au général et il me fit transférer au numéro 11 bis où je me trouvais mieux, ayant de la lumière, mais le cachot était toujours très humide. Je fus ensuite transférée au cachot qui sert de chapelle: il est grand et contient divers compartiments, mais c'est le plus isolé et je fut tristement impressionnée (jusqu'à en tomber malade) par la pensée que je me trouvais dans le lieu où les condamnés à mort passent leurs derniers instants. J'étais tenue au secret le plus rigoureux (ce qui n'empêchait pas les nouvelles d'arriver jusqu'à moi, grâce à un homme de cœur que tant d'infamies révoltaient); j'adressai deux réclamations auxquelles le général fit droit, car, je dois vous dire ici que, quoiqu'il fût pour d'autres un bourreau, sa sévérité se relâcha pour moi. J'ignore si le général savait ou non ce qui se faisait alors, mais j'affirme avoir vu passer et repasser devant la grille de mon cachot des gendarmes en civil qui allaient accomplir leur sinistre besogne. En passant devant mon guichet ils s'arrêtaient; l'un d'eux disait: «C'est de la poudre mal usée que de la fusiller. — Qu'a-t-elle fait?» disait un autre. «C'est une anarchiste; elle lance des bombes ou excite à les lancer», et quelqu'un de dire: «Un vrai type de...» et ils ajoutaient des mots qui me blessaient plus que leurs menaces de me fusiller. Je passai ainsi sept mois. Quand vint l'époque du conseil de guerre je fus un peu mieux traitée. Au bout de quelque temps, le torturé Gana (dont le cachot était voisin du mien) demanda à être changé de cachot; le docteur, le voyant malade, donna un avis favorable; là-dessus, comme s'il se moquait, le général me fit passer de mon cachot dans celui de Gana et lui dans le mien qui était un peu meilleur; ce changement me valut des douleurs rhumatismales et il n'y eut d'autre changement pour moi que la concession d'être réunie à mon mari après que notre acquittement nous eût été notifié — je restai dans ce cachot jusqu'à mon départ pour l'exil.

«Je dois déclarer qu'après notre acquittement on nous permit de voir nos familles une heure par jour et de recevoir quelques vivres — ce qui nous avait été refusé pendant toute l'instruction du procès.

«Pendant ma maladie je reçus la visite de l'aumônier du régiment d'Almansa; ils m'informa de ma santé et je lui dis que, ne sortant jamais prendre l'air, ma santé laissait à désirer. Sa réponse fut que comme «ministre du Seigneur» il s'intéressait aux malheureux et qu'il demanderait au général de me permettre de sortir une heure par jour; je lui répondis qu'il

agissait noblement. Deux ou trois heures plus tard ce prêtre revint me disant que c'était chose convenue pourvu que je voulusse bien assister à la messe. Cette façon d'agir m'indigna, je répondis qu'à de telles conditions je préférerais ne pas sortir et que je n'irais pas à la messe même pour avoir ma liberté.

«Voilà la vérité sur les tortures morales que j'eus à subir de la part de la «justice catholique» d'Espagne durant l'instruction de ce procès qui ne fut qu'un tissu de crimes et d'infamies.

«En foi de quoi, je signe:

«TERESA CLARAMUNT.



Dans la Mécanique

Le bague à Châtigny, qui perche rue Philippe-de-Girard, est une sacrée boîte. Y a là une centaine de prolos qui, en trimant toute la journée, arrivent juste à faire leurs six francs. C'est un minimum que les patrons assurent... mais, grâce à leurs fourbis, les jean-foutre chipotent sur les prix et font un tel tripatoillage que jamais un bon bougre ne sait ce qu'il gagne.

Le marchandage s'y pratique en grande largeur, — seulement, pour ce qui est des prix, on les marque à la fourchette.

Un sacré nom de dieu de contre-coup surtout s'y entend; quand vient la paye, un prolo qui a cru sortir une semaine potable, est tout épaté d'entendre le sac-à-mistoufle le plaindre de sa déveinè:

«Je regrette que vous n'avez pas sorti votre journée... C'est malheureux!...»
Eh fichtre, y a pas à chercher à discuter avec l'animal: Il vous sert des boniments à la graisse de serpent, et pleure sur votre malchance!

Cré pétard, un tel mic-mac est vraiment dégueulasse!
Ça devrait foutre à ruminer aux prolos et leur donner l'envie d'aligner la société d'une façon plus galbeuse qu'elle n'est.

Biographie d'exploiteurs

Il y a une dizaine d'années débarquait à Paris une smala de youpins polonais, tous dans une purée noire!

Ils se logèrent dans une seule chambre, et les gosses pionçaient sur deux chaises, faute de plumard.

Le pere vendait des c squettes et la mère des oranges, à la porte du Cirque d'Hiver. Les garçons, Bernard, Lucien, Nathan devenaient ouvriers diamantaires, — puis petits patrons!

Entre temps, l'un d'eux avait eu quelques désagréments comme commis dans une maison de toile, à Reims.

Un coup petits patrons, les sales birbes inaugurèrent une exploitation à haute pression; puis, ils se marièrent avec deux sœurs apportant chacune 50,000 balles de dot — plus le crédit du beau-père.

Aujourd'hui, les birbes, — des petits merdillons pas plus haut qu'un crapaud à genoux — se poussent du col, kif-kif le Montjarret. Ils fument des cigares qui, sans être de Bouffarick, pourraient leur servir de canne et ils s'en vont trimballer leur viande à la mer ou aux Pyrénées.

Pendant ce temps-là, leurs esclaves travaillaient 72 heures par semaine et — pour le moins, — la moitié de leur turbin va former le bénéfice des singes.

Les charognards ont le toupet de faire payer 14 francs une fourniture de poudre de diamant qui leur coûte, au maximum, 4 francs; la force motrice, qui leur revient à environ quatre francs, faut la payer 20 francs!

Et ainsi du reste!
Les prolos, par le sabotage ou d'autres trucs, se rattrapent de leurs mieux, — et ils ont bougrement raison.

Mais, tonnerre de Brest, c'est insuffisant! Si les pauvres frangins avaient deux liards de nerf, ils enverraient paître leurs maîtres, — de bons patriotes, — puisqu'ils se sont fait naturaliser.

Naturalisation qui n'a d'autre mobile que d'arriver à mieux barbotter français et étrangers, aussi bien que catholiques, protestants ou juifs.

—0—

Entre autres tours que les sacripants ont

fait, en voici un qui vaut l'os: à propos du mariage de leur sœur, ils invitèrent chaque ouvrier à tailler — à l'œil — une pierre pour faire cadeau à la fiancée.

Ces pauvres nigaudins exploités marchèrent et, quand les diamants furent finis, l'un des frangins eut le culot de dire à ses esclaves: «Voilà l'ouvrage le mieux fait que j'ai jamais vu, je le vendrai vingt francs de plus par carat!...»

Et pas un fiston ne lui a tapé dans le nez!

A COUPS DE TRANCHET

Loufoqueries administratives. — Les jean-foutre de la haute ont un double dada: canuler le populo jusqu'à la gauche et, en plus, gaspiller la belle galette qu'ils lui soutirent.

Et les salauds ne réunissent que trop bien dans leurs mics-macs crapuleux!

En voici un gondolant échantillon: ces jours derniers, le chef d'escadron commandant la 5^e comp. des gendarmes maritimes à Toulon est allé faire une tournée d'inspection à Nice.

— Inspecter quoi? allez-vous demander. Et, pardienne, les gendarmes marins qui se les roulent dans ces parages!

Or, savez-vous combien il y a, à Nice, de cette sorte de pandores?

Un! En gros et en détail. Et c'est cet unique charpentier-à-Félicque que le chef d'escadron est allé inspecter.

Je demande à voir la note des frais d'inspection.

Elle doit être bougrement rondelette!

Ces bons justiciards! — Y a pas mèche d'avoir maille à partir avec les chats-fourrés, sans y laisser de ses plumes, — ou de sa liberté.

Une preuve de plus, — après mille et quelques! — ne fera pas mal dans le tableau: il y a quelques semaines un chapardage était pratiqué à Nice.

Le juge instructeur chargé de pister l'affaire commença par faire coffrer un innocent; deux jours après, par un hasard époussant, les vrais auteurs du vol étaient poissés et ils avouaient tout.

Vous croyez que, illico, l'innocent a été déboulé?

Pauvres naïfs! Avec les joueurs ça ne se pratique pas ainsi: dix-huit jours après la proclamation de son innocence le malheureux était encore au ballon et, comme il avait été arrêté à Marseille, au bout de ces dix-huit jours les marchands d'injustice se décidèrent à le faire reconduire, de brigade en brigade, menottes aux mains, jusqu'à Nice où il fut libéré.

Et les joueurs le savaient innocent depuis près de trois semaines!

Et ce qu'il y a de pitoyable, c'est que la victime de cette abomination ne roupète pas.

TUYAUX CORPORATIFS

Samedi dernier, l'Union des mécaniciens avait emmanché, à Tivoli Vaux Hall, un grand meeting de solidarité en faveur de la grève des mécaniciens anglais.

Comme orateurs, y a eu une trifouillée de députés; mais, tous ont eu le bon esprit de ne pas piper un mot de politique.

Ça prouve qu'ils sont finauds: ils ont senti que les bons bougres présents n'avaient pas la politcaillerie à la bonne.

D'autre part, parler de l'intervention des politiciens dans les luttes entre prolos et capitalistes, à propos d'une grève du calibre de celle des mécaniciens anglais, ça serait venu comme des cheveux sur la soupe. En effet, ce qui caractérise cette grève, c'est justement l'initiative qu'ont les mécaniciens: les gas opèrent eux-mêmes et se foutent de la gouvernance comme d'une crotte de chien.

Entre autres orateurs, un prolo de la mécanique, Lelorrain, a chouettelement jaspiné: il a expliqué que les turbineurs ne doivent tabler que sur leur nerf et foutre la politique au rancard.

Très bien, le gas! Continue, mon vieux, et change pas de main.

L'Union des Syndicats du département de la Seine, a ouvert une souscription en faveur des mécaniciens anglais.

Les bons bougres qui voudraient envoyer quelques pèlos aux grévistes n'ont qu'à les faire

parvenir au secrétaire A. Baumé, Bourse du Travail, 3, rue du Château d'Eau, Paris.

A Lyon, y a eu une grande conférence à la Bourse du Travail, au sujet de la fermeture des magasins le dimanche.

Y avait une foultitude d'employés. Le maire de Marseille, Flaissières, a jaspiné. Ça, ça ne tire guère à conséquence; mais, ce qui est bougrement plus important, c'est que le Boycottage et le Sabottage ont été préconisés ferme par une flopée de bons fieux et que les employés ont approuvé le truc.

Ca, c'est bath aux pommes! Si les employés ont le nez creux, les patrons y trouveront une pipe: c'est si commode de sabotter dans les magasins!



Ya pas d'abruti qui n'ait des moments de lucidité; le journaliste Edmond Lepelletier en est une nouvelle preuve.

Oui, foutre! Edmond Lepelletier en personne; l'idiot chieur d'encre, doublé d'un malpropre lècheur de guillotiné qui réclamait — il y a quelques années — dans un quotidien de Paris, le rétablissement de la torture pour les anarhistes.

Dans l'Echo de Paris où il tartine, il ne fait pas de magnés pour reconnaître que les cognes sont aussi impuissants à nous garer des Vacher futurs qu'un fêtu de paille à faire dérailler une locomotive.

De là à conseiller aux cul-terreux de se garer eux-mêmes des Vacher, comme ils gardent leurs vaches, il n'y avait qu'un saut que, tout sot qu'il soit lui-même, l'ostrogoth franchit sans barguigner.

Le voilà donc parti, dans un nom de dieu de flanche qu'il a pondu l'autre semaine, à préconiser « une police rurale, fonctionnant à coup sûr, simplement, aisément, utilement et ne coûtant pas un sou au budget. »

Jusqu'à rien que de très normal; l'idée n'est même pas neuve. A propos d'un autre monstre du même calibre que Vacher, le fameux Jack l'éventreur on en avait jabotté à Londres.

C'est même, si je ne me gourre, à dater de ce moment que le lugubre monomane mit un cran d'arrêt à ses sinistres exploits.

Dans le même ordre d'idées, il y a deux ans, la France du Sud-Ouest, un canard qui se cuisine à Bordeaux, ne voyait d'autre frein au cambriolage qui fait fureur dans ce patelin qu'en se protégeant mutuellement. Il y a mieux encore: en 1870, à la veille de la tautouille avec les alboches, on eût un été d'une sécheresse pire qu'à présent; à tel point que le bourguignon vous rôtissait dans les champs et que les œufs cuisaient au cul des poules. Bois et cambuses flambaient qu'on aurait dit la Jaquerie!

Mais c'était pas la Jacquerie, viédaze! C'était pas les paysans qui foutaient le feu aux castels, aux couvents et aux églises, kif-kif à des nids de frelons.

Oh, que nenni!... On ne peut pas trop dire... mais enfin, d'après la rumeur publique, les incendiaires étaient des types plus huppés. La meilleure preuve c'est que, seules, les chaumières des pauvres bougres cuisaient.

A la veillée, le dimanche matin devant l'église, le samedi soir au perruquier et au cabaret, chacun disait la sienne sur ces garces d'incendies. Le sentiment général était que les coupables n'étaient autres que les compagnies d'assurance.

Oui, bon dieu, les Compagnies d'assurances! Pour elles, c'était un fourbi arabe des plus fructueux, une façon pas ordinaire de pousser les gens à s'assurer.

Voilà pourquoi on se répétait, que ces associations de malfaiteurs avaient des mercenaires pour allumer bois, meules de paille et turnes.

Les gendarmes s'étaient décarcassés à leur courir après... Mais va t'en voir, Jean, si les poules pissent! Les cognes étaient dans un coin du canton que ça grillait de l'autre.

A la fin finale, voyant que les cognards n'y pouvaient rien, les bons bougres se foutirent de la partie. Aujourd'hui bibi, demain le voisin, on organisa des patrouilles et on trotta la nuit dans la campagne.

Je me souviens bien, mille dieux, des rondes que nous faisons dans Janticot par de

belles nuits étoilées, et des bons moments passés là avec Malblanchi, Marquemaou et les autres.

Toujours est-il que le système eut rudement du bon, les incendies cessèrent. Voilà un exemple d'application du truc que nous préconise ce birbe de Lepelletier.

Il est vrai que lui n'y va pas avec tant de simplicité, la bonne franquette et les bourgeois marchent rarement de pair.

Ayant, par extraordinaire exception, émis une idée pleine de jugeotte, il se fiche illico à l'estropier: Ces patrouilles de volontaires il veut en faire autant de gardes champignons!

Il prône la discipline avec des chefs et des galons à la clef.

Merci, mon petit cochon, on sort d'en prendre!

Maintenant que voilà mise au jour cette idée de la sécurité générale cessant d'être un monopole gouvernemental pour être assurée par la libre coopération de chacun à tour de rôle si nous la discutons un brin.

Le père Barbasson ne cachera pas aux camarades que dans les cas comme celui de Vacher, l'action de ces groupes de volontaires lui paraît assez peu pratique et inefficace.

Primo, parce que, vu l'heureuse rareté de ces hideurs, ils ne peuvent les prévenir, ce qui serait le point capital.

Ils ne peuvent que réprimer, et foutre de foutre, se faire les alliés, les complices de la ficaille, comme l'insinue Lepelletier. Ça, par exemple, jamais de la vie!

Je comprends le lynchage en honneur chez les Yankees — la justice sommaire d'un saligaud par une foule en fureur... Mais jeter un homme dans les pattes des cognes et des jugeurs?... Pas de ça, Lisette!

La situation est-elle la même à la ville qu'à la campagne?

Turellement non. Et, pourtant, y a pas davantage plan d'essayer la tactique des patrouilles de volontaires dans les rues de l'une que sur les chemins et les sentiers de l'autre.

« La raison? » allez vous me dire.

La raison c'est que ni la ville, ni le quartier ne sont ce qu'ils devraient être: Ça devrait être un vrai voisinage, un groupement d'hommes vivant la même vie, ayant les mêmes désirs, les mêmes espoirs, les mêmes craintes.

Et, tout au contraire, c'est une vraie lublabaïse! Un méli-mélo de gens de conditions diverses, un ramassis occasionnel d'êtres qui s'ignorent, une poussière humaine sans nulle cohésion.

Qu'importe, en effet, au gas qui perche en garnot ou dans les mansardes — quand ce n'est pas pire — que des cambrioleurs éventrent le coffre-fort et chapardent le saint-frusquin du gros plein-de-truffes?

Ils s'en fout le pauvre débard, il s'en fout et s'en contrefout, et il n'a pas tort, pécaïre!

« Alors, si le fourbi ne vaut rien, ni pour les citadins, ni pour les pétroquins pourquoi que tu en parles? » me fait un copain qui, pendant que je griffonne, reluque par dessus mon épaule.

Cré pétard, il en est de ça comme d'autre chose: si difficileux que ça paraisse à emmancher aujourd'hui, il y a là une solution galbeuse du problème de la sécurité individuelle et publique.

Je vas, en quelques lignes de plus, essayer de m'expliquer:

Sans doute, une fois le gouvernement dans la confiture de Cambromne, et les capitales dans le trou à purin; une fois évanouie la cochonne de distinction du tien et du mien; une fois que les louis et les écus ne vaudront seulement pas des rondelles de pommes de terre la sécurité de chacun et de tous sera bougrement assurée.

Finis — et pour cause — les délits contre la propriété. Finis aussi, les crimes contre les personnes qui ne sont, 99 fois sur 100, que les résultats des délits contre la propriété, le vol étant presque toujours le mobile du meurtre.

Y aura pas plus besoin, alors, de patrouilles libres et volontaires que de cognes et de flicards.

Mais, foutre, pourquoi être absolus? pourquoi confondre le but avec le chemin? la tendance de l'évolution avec l'évolution elle-même? L'anarchie ne va pas nous tomber du ciel toute rôtie kif-kif la pluie d'étoiles qui doit dégouliner dans la nuit du 13 au 14. Il faut faire des pieds et des pattes pour aider à son éclosion.

Les jours de lutte s'amènent et, comme on ne triomphera pas tout de go, ne perdons pas de vue que, pendant une passade, il sera peut-être prudent de labourer le flingot en bandoulière.

C'est alors que les groupes de vigilance et les patrouilles de volontaires seront de saison. Tenant toujours le populo sur le qui-vive ils déroutent toutes les manigances des ennemis de la Révolution.

Mais, motus! Voici que le papier me manque... Une autre fois, qu'on aura davantage de temps et de place on recausera du fourbi.

Le père Barbasson



AUX ABBATOIRS

La grève des bouchers va cahin caha, nom de dieu!

Les pauvres gas ont manqué de jugeotte: ils ont eu le sacré tort d'aller peloter les conseillers cipaux qui les ont salement menés en bateau; les birbes ont fait les bons apôtres, mais n'ont fait que ça!

Voici maintenant que le préfet de police et son copain de la Seine fourrent leur nez dans la grève: non seulement ils ont fourni des sergots aux singes, mais encore ils parlent de régler le travail.

C'est donc la dérouté pour les prolos si, avec de l'initiative, ils n'imposent pas leurs volontés aux exploités.

Par le temps qui court, une grève qui moisit est une défaite pour les prolos.

Faut vaincre les patrons du premier coup, sinon on a chance d'être roulés.

Les matadors de la Villette ont recruté quelques faux-frères et, en mettant la patte à la besogne, ils ont tant bien que mal abattu un peu de bétail.

C'est ce que les grévistes auraient dû éviter.

Leur plan était d'empêcher tout abattage: à cette seule condition, ils pouvaient triompher, ils ne l'ont pas fait... ils s'en mordront les pouces avant peu, nom de dieu!

Seules, quelques petites diversions ont troublé le calme plat: une nuit, les roues d'une charrette servant au transport des bestiaux ont été enlevées des essieux.

Et foutre, si, par enchantement, toutes les charrettes s'étaient trouvées kif-kif, c'eût été un sale coup pour la fanfare capitaliste.

Ça aurait été un sabotage mariolé!

À un autre endroit, quelque âme charitable a coupé une conduite d'eau... Pourquoi?

Peut-être craignait-il que les moutons attrapent la pépie.

Chouettes Réunions

Paris. — Le camarade Murmain a dégoisé de bonnes choses dans ses conférences de la salle du Commerce:

Dans sa première conférence il s'est efforcé de définir l'évolution sociale, en dehors de toute psychologie, de tout sentimentalisme et il a montré que la faillite capitaliste ne sera le résultat ni des volontés ni des théories.

A sa deuxième conférence, il a établi l'impuissance du césarisme et du catholicisme en face du problème social; puis, dans sa troisième conférence il a fait la critique des écoles socialistes autoritaires et démontré qu'aucune d'elles ne peut affranchir le prolétariat.

A Tours jeudi et dimanche dernier, S. Faure a fait deux conférences sur la question religieuse.

Les cafards faisaient une sale bobine: ils ont la discussion en horreur!

Heureusement, le populo ne leur emboîte plus guère le pas: les plus nicodèmes désirent savoir de quoi il retourne.

Et c'est bon signe, nom de dieu!

A Carmaux, dimanche dernier, conférence par Henri Dhorr.

Y avait bougrement de populo et c'est avec

jubilation qu'on l'a écouté crosser le suffrage universel et l'autorité.

Un collecto a voulu seriner les balivernes habituelles : à savoir que les anarchos font le jeu des bourgeois, à preuve que Dhorr a pu venir à Carmaux, tandis que Jaurès ne le peut pas.

Le copain n'a pas eu de peine à expliquer que les haines semées par Jaurès sont la conséquence du parlementarisme et qu'il y aura des chichis de toute sorte, aussi longtemps que le populo tournera le dos à la révolution sociale pour ne s'occuper que de politocaille.

DANS LA SOMME

Mon vieux Peinard,

Le département de la Somme qui a toujours été compté comme une région en retard, traverse en ce moment une période d'agitation qui, si les copains savent se grouiller, profitera à la propagande.

Y a déjà belle lurette que le Père Peinard a préconisé l'action des libertaires dans les Syndicats. Depuis, assez souvent, tu nous a servi des tartines mettant à nu la honteuse exploitation dont est victime la population picarde.

Et voici que des actes de révolte sont signalés de partout !

C'est, d'abord, des grèves dans des milieux où n'existe aucun groupement, — mouvements spontanés prouvant le bien fondé des réclamations des prolos. Ce sont les grèves du Hamel, de Saint-Ouen, Picquigny, Prouzel, Pont-de-Metz, etc.

Puis, c'est les incendies..., attribués à la malveillance... des fermes des maires d'Aubigny et de Chingnolles ;

Puis encore, c'est l'esquintement des machines agricoles chez Leroy à Chipilly, chez Lenglet et Théry à Morcourt.

À Bayonvillers, même truc : des inconnus plantent en terre des piquets, au milieu des champs de blé et les faucheuses viennent se briser dessus.

À Harbonnières et à Marceleave, c'est le blé en gerbe de plusieurs champs de blé dont on a coupé les liens et qu'on a ensuite éparpillé dans toute la pièce.

Tout ça prouve que les colères grondent !

Faut-il encore rappeler la campagne électorale que vint faire un journaliste parisien, Klotz ? Le type n'est pas un révolutionnaire et pourtant, sans le vouloir, ses boniments ont fait un sacré remue ménage. Partout où il passait les paysans écrivaient sur les murs : « Vive le partage ! »

Voilà pour le Santerre.

Dans le Vimeu y a eu des tentatives de groupements syndicaux et les cerveaux s'y dégrasent ferme : ça fait tache d'huile !

Que faudrait-il pour que ça ronfle ? Que des camarades farcis d'initiative s'amènent pour orienter les bonnes volontés et prêcher d'exemple.

Si tous les camarades se fourraient dans leur syndicat respectif et y faisaient de la propagande, ça prendrait vivement une tournure galbeuse. C'est à eux à apporter les germes de révolte dans ces groupements : ils devraient, par des études économiques sérieuses, montrer pourquoi le consommateur paie tout excessivement cher, tandis qu'à côté de lui, le producteur reçoit une mince partie du fruit de son travail, — et ces trucs là nous intéressent tous, car tous nous sommes producteurs et consommateurs à la fois.

Les copains devraient aussi expliquer aux camarades, encore imbus de préjugés, les tenants et les aboutissants des crises et des chomages qui les laissent sans pain et sans feu.

Déjà le Syndicat des chemins de fer (groupe d'Amiens) s'occupe d'emmancher des causeries mensuelles sur des sujets strictement économiques.

Que, dans toutes les Syndicales, on fasse pareil et l'esprit de leurs adhérents se modifiera rapidement : les gas prendront conscience d'eux-mêmes, — et de là à la révolution, la distance sera vite franchie !

—o—

Samedi, les copains avaient emmanché une fête familiale, — mais ils avaient tablé sans les canularies de l'autorité.

À l'ouverture de la salle, une quarantaine de sergots montait la faction et ils ont passé en revue tous les arrivants, — ils ont eu du coton, car y avait foule.

Non contente de canuler le monde par cet espionnage insolent, la police a châté la soi-

rée : par les ordres du préfet, elle a interdit la pièce qui devait se jouer, le *Fardeau de la liberté...*, on se demande pourquoi ! Et ce n'est pas tout : le bal et la tombola ont été interdits aussi. Il n'y a eu d'autorisés que le concert et la conférence.

Le préfet a-t-il voulu prouver une fois de plus, qu'en fait d'arbitraire la république opportuniste n'a rien à envier à la royauté et à l'empire ?

C'est à croire !

—o—

Pour finir je reviens à ce que je disais ci-dessus : que les copains qui ne sont pas encore enfilés dans les syndicats ne tardent pas. S'ils ne se décarcassent pas pour orienter vers notre idéal le mouvement de dégoût politique et de mépris du parlementarisme qui, quoique encore inconsciemment, n'en imprègne pas moins tous les travailleurs, ils risquent de laisser à d'autres, moins désintéressés, le champ libre pour ramener à nouveau vers la politique les camarades qui s'en éloignent.

Et ça serait du temps de perdu pour la Sociale libertaire.

MOÏSE DEVAUCHELLE.

Le Temps des Rhumes

Par JULES JOUY

Air du *Temps des cerises*.

Voici revenir le temps gris des rhumes,

Où le froid, la bise et le givre font

Glisser les bitumes ;

Où dans les taudis, pénètrent les brumes,

En dépit des murs, malgré le plafond.

Voici revenir le temps gris des rhumes,

Où, sonne, des toux, le rythme profond.

Redouter-le bien le temps gris des rhumes,

O vous qui dormez sans feu sous les toits,

Dans les lits sans plumes ;

Qui portez toujours les mêmes costumes

Dans les étés chauds, dans les hivers froids.

Redoutez-le bien, le temps gris des rhumes,

Bourreau des faubourgs, des champs et des bois !

Car il est bien long le temps gris des rhumes,

Où tous les passants ont au bout du nez,

Des pendants d'oreilles :

Perles de cristal aux formes pareilles.

Tombant sous le pif des enchiffrenés.

Car il est bien long, le temps gris des rhumes,

Où tous les passants ont la goutte au nez !

Babilarde Rémoise

Mon vieux Peinard,

Tu as entendu sûrement jacasser des frasques d'un Lebaudy, réservoir à Reims.

Je vas te donner quelques tuyaux sur ce sujet.

Et d'abord que je te dise : la misère, cette sale putain, à qui ce vieux grigou de père Bérenger fiche la paix, nous taille de sacrées croupières.

Tous — ou presque tous — les prolos rémois battent la dèche.

Et crois-tu qu'ils groument et rouspètent ? Pas du tout ! Ils se contentent de geindre.

Pauvres gourdiflots, c'est pas les jérémiades qui les délivreront de la purée. S'ils avaient le nez creux, au lieu de compter les puis de leur panse et de déplorer son dégonflement, ils réagiraient et, s'amenant vers les copains, on chercherait en chœur les meilleurs joints pour couper radicalement la chique à la mistoufle.

Mais non ! Ils se laissent avachir.

Et foutre, on ne l'a que trop vu pendant les 28 jours du Lebaudy.

Les canards locaux s'empressèrent d'annoncer que, dans le tas des réservoirs qui venaient faire le jacque au 132^e deux types sortaient de la catégorie ordinaire : l'un, nommé Hubert, bouffe-galette des Ardennes, l'autre un Lebaudy le frangin du fantastique merdeux qui n'a tant parlé de lui i y a quelques temps.

Voilà Reims sens dessus dessous !

En finaud, le Sucrier, connaissant la bêtise humaine, voulut épater les populations du premier coup : ayant fait rafistoler un vieux ba-

teau de betteraves, il en fit son domicile provisoire. C'était indiquer qu'il n'y avait pas dans la ville de turne assez aristocratique pour loger ses abattis.

Le résultat de la roublardise du plein-de-truffes ne se fit pas attendre : tous les soirs, une foultitude de purotins que le chômage rend l'oufoques radina en procession vers le fameux bateau, pour contempler la tronche de ce croquant.

Et la légende battit son plein !

— Il a donné vingt milles balles à l'ordinaire, disait l'un. Et tous les briscards de sa compagnie seront poussifs à la fin des 28 jours.

— Il donne vingt francs pour astiquer sa capote, affirmait un autre. Et il change tous les jours de lascar.

Un trou du cul, voulant faire le mariole, expliquait que tout ça c'était du battage et il dégoisait la vraie vérité : « Imaginez-vous que cette sale crapule de millionnaire profite de ses galons de cabot pour insulter journellement le député, parce qu'il est socialiste. Oh ! mais, dès son retour à la Chambre, celui-ci demandera au ministre de la guerre si la richesse prime le droit dans l'armée française ?... »

Ouf, nom de dieu ! C'était à en pisser des lames de rasoir, tant c'était dégueulasse d'entendre ces couillons déblatérer comme des tourtes, au lieu de se dégrouiller pour se foutre un quignon de pain sous les mandibules.

Inutile d'ajouter qu'aucun de ceux-là ne songeait à faire du charivari devant le bateau du Sucrier.

Foutre non ! C'eût pourtant été la moindre des choses.

D'autant que la vérité était bougrement moins ampoulée. Voici :

Dès son arrivée à la caserne, le grand Sucrier, dont la structure ne résisterait pas à un pet de lapin, se mit illico à tirer au cul. Or, comme la gradaille trouve vite des fonctions spéciales pour tous les crétiens qui ont de l'oseille, on le bombardait caporal d'escrime.

Mais, comme les autres trouffions rouspétèrent un tantinet, dans la dernière semaine, on fit faire quelques marches au grelotin, — afin de démontrer que l'égalité n'est pas de la couille en bâtons.

Et fichtre, il était temps que le fourbi finisse, car, au bout de trois jours, l'aristo était vané, au point qu'il tirait la patte comme trente-six canards. Huit jours de plus et il aurait fallu le voir à l'infirmerie.

Hé, mille dieux, quelle grande perte pour la France, s'il avait crampé kis-kif son morceau de frère !

Quant à sa générosité, c'est encore du battage : si l'animal a distribué quelques pièces de cent sous, il s'est fait faire pour chacune vingt francs de réclame.

Pendant les quatre semaines qu'il a passées dans son bateau il lui est arrivé une tapée de lettres, mendigottant des secours :

— Il en est arrivé plus de cinq cents, bavait son larbin. Mais, mossieu m'a donné l'ordre de les mettre au panier et il n'a pas voulu en voir une seule.

Turellement, c'est par bonté d'âme que le jean-foutre a opéré ainsi !

Par exemple, s'il était ladre avec les tapeurs, il devait l'être moins avec les poufiasses : il en avait amené une collection à Reims et elles faisaient un sacré flaflo dans le patelin.

Mais, cré tonnerre, c'est beaucoup s'occuper d'un ostrogoth semblable : ce que j'ai voulu te signaler, c'est la nigauderie du pauvre monde qui, en place d'exécuter ce maudit accapareur, s'en allait l'admirer bêtasement.

Sur ce, mon vieux Peinard, je boucle ma babilarde.

Pour finir, saches que notre réunion a très bien marché et qu'elle est la première d'une série que nous allons organiser cet hiver.

UN PEINARD

Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier, en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double tactique du *Boycottage* et du *Sabotage*.

Nous espérons que votre organisation nous aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous édi-

tons. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage à cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants :

10 brochures, 0.25; par la poste,	0 fr. 35
100 — par colis postal,	2 fr. 50
500 — — — — —	11 fr. »
1000 — — — — —	20 fr. »

Les demandes de brochures doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage: Delesalle (rapporteur); Cumora; Pouget.



Ladrière de richard

Orléans. — Un trésorier général, les bons bougres savent ça, est un mec qui s'empli les poches à rien foutre. Turellement, ces bonnes places sont réservées aux parents et aux amis des ministres.

Celui d'Orléans palpe 48.000 balles de fixe par an et empoche 16.000 francs de gratifications.

Le birbe n'a donc pas à craindre l'augmentation du pain!

Il n'en est pas de même de la quinzaine de gratte-papiers qu'il exploite.

Les pauvres bougres ne sont pas à la noce, foutre non! A part trois ou quatre qui gagnent à peu près leur vie, les autres n'ont qu'à se brosser le ventre, à moins d'être hébergés par leurs parents.

Y a des jeunes gens qui turbinent dur, à qui le mec administre 50 francs par mois; y en a un de 17 ans, à qui il a le sacré culot de foutre 12 francs par mois.

Comme de juste, les pauvres ronds-de-cuir triment plus que le patron, c'est même pour cela qu'ils gagnent si peu. En effet, du haut en bas de l'échelle sociale, le fourbi ne varie pas: les feignasses, qui n'en fichent jamais une datte, reçoivent la forte somme, tandis que les prolos qui se crévent à la peine sont payés en monnaie de singe.

Et, mille tonnerres, y a pas à espérer que ça change tout seul: faut y mettre un doigt et avoir du nerf et de l'initiative! C'est aux pauvres gas qui pâtissent de l'exploitation à se grouiller pour arrêter le système.

Quant on veut, y a toujours des joints! Par exemple, pourquoi les gratte-papiers du trésorier général en question ne s'aligneraient-ils pas pour pratiquer le sabotage?

Je ne sais foutre pas trop en quoi consiste leur turbin. Ça doit être assez idiot puisque c'est pour aider au graissage de la mécanique gouvernementale en faisant rentrer les impôts.

Y aurait donc, primo, à opérer avec une louteur d'escargot et, deuxièmement, à brouiller les papiers et les saboter de façon que nul ne s'y retrouve.

Ça donnerait à réfléchir au galeux!

Le comble de l'exploitation

A Martainville s'étale une verrerie qui est foutre bien le modèle des bagnes.

Le patron est un muflé qui s'y connaît à exploiter son monde!

Si, à l'Exposition de 1900 on installe, à côté des concours de veaux et de porcs, des concours d'exploitation, c'est le singe de Martainville qui décrochera la médaille.

Sous le prétexte que le patelin offre peu de ressources — ce qui est vrai — le jean-foutre fournit à ses esclaves le vivre et le couvert.

Sur le bord de la route, faisant risette aux passants, se dresse la turne de ce gentilhomme-verrier. Puis, derrière, y a la cantine, le café, l'épicerie, l'assommoir où l'on verse le torde-boyaux à pleines rasades, — la cité ouvrière. Et ce n'est pas tout! Pour que la collection soit complète, y a le bureau de tabac et le bureau de poste!

Par lui-même ou par ses prête-noms, le singe fournit tout à ses prolos: frusques, bibelots, liquides, aiguilles, couteaux..., tout! tout!

Ce bienfaiteur de l'ouvrier a arrangé son affaire de telle sorte que tous les salaires que son caissier paie retournent dans son coffre-fort, après avoir passé par les divers comptoirs. Et dam, le patron ne vend pas à perte, — il s'en faut! Il a donc double bénéfice: il prélève d'abord une part sur le turbin de ses prolos; ensuite, quand, ayant produit pour lui, ils veulent consommer, il râfle encore sur eux.

Et, turellement, les pauvres diables de turbinateurs n'ont jamais un sou en poche.

De la sorte, ils sont rivés au bagne!

Pourtant, comme les verriers ne sont pas assez tourtes pour ne pas voir la ficelle, dès qu'ils peuvent s'éclipser de ce maudit bagne, ils ne s'en privent pas!

Pression capitaliste

Billy-Montigny est un petit patelin de mines perché dans le Pas-de-Calais, et où les grosses légumes de la compagnie font leur trente-six volontés.

Les bons bougres qui n'aiment pas plier l'échine en voient de dures dans ce sacré coin; la racaille exploiteuse leur fait des tas de mistouffes. Voici un échantillon:

Dernièrement pendant qu'un bon fieu faisait ses 28 jours, sa fillette meurt; avec bien du coton, le père obtient une permission et raplique pour faire enterrer sa petite.

Quand toute la clique sut que l'enterrement serait civil, le gas fut agonisé de sottises.

Un tas de badauds s'étaient amenés pour reluquer le spectacle et, outre ces nigaudins, une kyrielle de mouchards montaient la garde. Entre autres, un garde de la compagnie de Courrières, sans se gêner, comme une chose naturelle, prenait les noms des bons bougres qui suivaient le cortège.

Ce n'est pas tout! Comme le bon fieu en question se bat l'œil des vacheries de la Compagnie, on s'en est pris à son beau-père à qui l'on a cherché pouille.

Si les charognards d'exploiteurs s'imaginent entretenir leur prestige par de pareilles salopises, ils se fichent le doigt dans le croupion: quoiqu'il n'y paraisse guère, les gueules noires ruminent et la colère germe et s'accumule dans leurs carcasses.

La pestaille en chasse

Le Havre. — Les politicards bavent continuellement que les « lois scélérates » ne sont pas appliquées.

Quels sacrés jésuites!

Ils savent pertinemment le contraire, mais il mentent comme des ministres, pour essayer de monter le job au populo.

Certes, les « lois scélérates » ne sont pas en vigueur contre les maquerautins de la politique.

Pour ça; y a pas d'erreur!

Malheureusement, elles ne sont que trop appliquées aux bons bougres.

Cette semaine encore, il m'arrive du Havre des tuyaux sur ce chapitre: ces temps derniers, les murs du Havre se couvraient de placards démouchetés, sur papier blanc, écrits à la main.

Ça a fichu la pestaille en rogne.

Tellement que ces maudits roussins se sont foutus en campagne: sans quoi ni comme, ils ont perquisitionné chez une dizaine de bons feux et en ont arrêté trois ou quatre, qu'ils ont été obligés de relâcher ensuite.

Un seul pauvre bougre a été gardé.

Ce qu'il y a d'abominable c'est que toute la racaille justiciarde du patelin tire des plans pour maquiller un procès en appliquant les « lois scélérates ».

Si les chats-fourrés réussissent leur coup, que vont dire les jean-foutre de la politique?

Vont-ils continuer à mentir?

C'est probable!

FLAMBEAUX & BOUQUINS

Vient de paraître l'*Almanach de la Question Sociale* pour 1898, publié par P. Argyriadès.

C'est un bouquin de plus de deux cents pages, in-8°, avec des tartines intéressantes signées J. Grave, G. Geoffroy, A. Hamon, Kropotkine, Elisée Reclus, Tolstoï, J. Proudhon, etc.

Il y a aussi de gaibeuses illustrations, et d'ordinaires portraits de socialos.

Prix: 1 fr. 50; franco, 2 francs. Adresser les

demandes avec mandat à l'administration de la *Question Sociale*, 5, boulevard Saint-Michel.

La collection de "l'Almanach" (7 années, de 1891 à 1897) se vend 10 fr. 50.

Pour la recevoir franco, envoyer à l'administration de la *Question Sociale*, le montant d'un colis postal, soit 0 fr. 60 en gare ou 0 fr. 85 à domicile. On peut avoir séparément chaque année de la collection, excepté les années 1893 et 1894, pour 2 francs franco.

La « Jeunesse Libertaire » de Nîmes réédite les *Poésies Rouges* de H. L. Premier tirage: la *Défense du Chiffonnier*.

L'exemplaire, 0 fr. 10; 6 fr. le cent.

Prochainement: *La Grève de Cholet*, le *Vagabond*, le *Rosignol anarchiste*.

Le produit est réservé à une tournée de conférences au bénéfice de l'École Libertaire. Adresser fonds et commandes au camarade Villeméjane, 6, rue Cotelier, Nîmes.

Des bons feux cherchent des pièces de théâtre, bouillonnantes de révolte.

Une pièce qui remplit chiquement ces conditions c'est *la Lutte*, un drame en trois actes de Marcel Saulnier.

Ces trois actes peuvent se définir en trois mots: mistouffe! prostitution! suicide!

Au premier acte, une famille de prolos sans turbin est relancée par le voutour qui réclame les termes échus; au second acte, le porc capitaliste, dans sa turne luxueuse, se paie en nature sur la compagnie du prolo qui succombe affolée; au troisième acte, le turbineur qui a flairé le truc en voyant la ménagère radiner avec les quittances se tue de désespoir.

Cette finale laisse un brin à désirer. Mais, quoique ça, le drame a une chouette allure.

On peut se procurer *la Lutte* aux bureaux du « Peuple de Genève » à Genève. — Prix, 1 fr. 50.

Dans son numéro d'octobre, entre autres tartines intéressantes, l'*Humanité Nouvelle* a publié une étude de Ramon Sempau, sur la politique coloniale de l'Espagne et une notice sur la situation sociale de l'Espagne par R. Mella.

Sous le titre, *Un Crime Social*, J. Rouchet vient de publier un sacré éreintement des bureaux de placement et il a fichu en lumière les crapuleries qui se maquillent dans ces cavernes de bandits.



Belgique. — Les crapulards de la haute pratiquent un internationalisme féroce vis à vis des bons feux.

Mais ils ne veulent pas entendre parler de l'internationalisme du populo.

Voici la dernière vacherie des gouvernants belgiques: Il y a trois semaines, le copain Favier s'amenait pour son turbin à la foire de Liège.

Tout d'abord, à la frontière, il fut arquepincé par un quart-d'œil qui expliqua au copain qu'à la moindre velléité de propagande on l'expulserait d'emblée.

Favier se le tint pour dit: ayant besoin de croûter, il ne pipa mot nulle part.

Malgré ça, au bout de quelques jours, la gouvernance belge l'expulsait carrément. Pourquoi?

Ça ne se demande pas! Par pur arbitraire.

Et c'est ce qui prouve que tous les gouvernements sont frères et que celui qui paraît le plus libéral ne l'est que parce qu'il suppose n'avoir rien à craindre de son populo.

— Y a environ cinq semaines, un congrès de mineurs s'est tenu à Liège et il a été décidé que si, au 15 novembre, les capitalistes n'augmentent pas les salaires de 15 p. 100, tous les mineurs du patelin se ficheront en grève.

Ce serait la grève générale des mineurs belges!

Et, mille tonnerres, comme le charbon est le pain de l'industrie, si toutes les gueules noires sortaient des puits, ce serait un sale coup pour la fanfare capitaliste.

Malheureusement, quand les prolos tirent

trop longtemps leurs plans d'avance, les patrons peuvent se précautionner : semer la zizanie et faire avorter le mouvement.

Et fichtre, si les gueules noires de Belgique ne sont pas à la hauteur, ça pourrait bien leur pendre au nez !

A eux d'ouvrir leurs carreaux et de ne pas perdre le nord !

Italie. — Les marchands d'injustice de là-bas sont aussi charognards que les nôtres.

A preuve : depuis l'attentat d'Acciarito, — c'est-à-dire depuis plus de trois mois, — une kyrielle de pauvres fioux étaient embastillés dans les prisons de Rome, sous prétexte de complicité.

Malgré leur vacherie, les chats-fourrés n'ont rien trouvé à reprocher à leurs victimes, et ils ont dû les relâcher.

On craint que les juges en question ne crèvent de ce procès raté !

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX ET AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

Reclamez et Achetez

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Broussouloux doit partir prochainement dans l'Est. Prière aux camarades de cette région, avec lesquels il n'est pas en correspondance, de lui écrire 41, rue Montcalm, au cas où ils croiraient nécessaire de faire des conférences dans leurs villes respectives.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps. Samedi 13, à 8 h. 1/2, conférence par un camarade. — Dimanche 14, soirée amicale. Consommations aux prix ordinaires. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Jeunesse Anarchiste du XV^e. Dimanche 14 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 116, boul. de Grenelle, chez Béra, soirée familiale avec le concours de Jules Bard, causerie sur la Philosophie anarchiste. Chants, poésies et récits.

— Les Naturiens. Samedi 13 courant, à 9 h. du soir, réunion publique et contradictoire, salle des Artistes, 11, rue Lepic.

— Le Groupe des Etudes économiques et sociales — Conférences publiques et contradictoires par Elie Murmain.

Salle du Commerce. — 4^e conférence, samedi 20 novembre à 9 h. du soir, l'Anarchie et la Science sociale. Entrée : 0 fr. 30.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationaux. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève. Causerie par un camarade.

Ivry-sur-Seine. — Le groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac. sent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale. Le samedi réunion, à 8 h. 1/2, salle Montcrémal, 35, rue de la République.

— Les camarades désireux de recevoir la revue « l'Ouvrier des Deux-Mondes » sont priés de s'adresser au camarade Louis Grandidier, 11, rue de Paris, qui leur fera parvenir.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc ; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Quatre-Chemins. — Réunion organisée par le groupe anti-clérical et libertaire le dimanche 14 novembre, à 2 h. de l'après-midi, salle Marchand, 2, route de Flandre (côté Pantin). Orateurs inscrits : Brunet, Girault, Nervins, Dubreuilis. Entrée : 0 fr. 20 pour la propagande.

Puteaux. — Samedi 13 courant, à 8 h. 1/2, salle Faulus, rue de Paris, conférence par Broussouloux.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent aux locaux habituels.

Le Mans. — Les lecteurs du « Père Peinard » des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Stroz, avenue de St-Gilles.

Limoges. — Les libertaires se rencontrent tous les dimanches à 2 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Le camarade Barian, 3, boul. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

— Le groupe, la Jeunesse libertaire, se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2 de l'après-midi, 3, place du Champ de Foire, restaurant Brousseau. A chaque réunion, causerie par un camarade, chants, poésies révolutionnaires.

Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis Dussoubs ; Papy, rond-point Garibaldi ; kiosque de la poste et kiosque place Jourdan.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libertaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

St-Quentin. — Dimanche 14 novembre, à 5 h. du soir, aux chanteurs cambrésiens, 78, route de La Fère, soirée familiale privée.

Entrée : 0.15, donnant droit à une brochure. Se procurer des lettres d'invitation au vendeur des journaux.

Nîmes. — Les libertaires se réuniront le dimanche 7 novembre 1897, bar et café de la Terrasse, rue de l'Arc du Gras, à 8 h. du soir.

— Grande soirée familiale, samedi 13 novembre, au bar et café de la Terrasse, 9, rue de l'Arc-du-Gras.

Le « Père Peinard », l'« Almanach du Père Peinard » et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 7 h. 1/2, bar et café de la Terrasse, 9, rue de l'Arc-du-Gras.

St-Etienne. — Les compagnons qui désirent prêter leur concours pour la deuxième soirée familiale organisée au bénéfice de l'Ecole libertaire, sont priés de se réunir le dimanche 14 novembre à 3 h. 1/2 du soir, au café Monier, place Chavanelle.

— Les camarades du ruban, velours et tissus élastiques sont invités à se rendre le samedi 13 novembre à 8 h. 1/2 du soir, salle du café des Négociants, en face le théâtre.

Choix d'un local qui servirait de rendez-vous et d'école pratique.

Arles. — Ceux d'Arles et des alentours que la question sociale passionne sont priés de passer chez le camarade Gilles, 1, rue de la Trouille. Ils y trouveront journaux et brochures libertaires.

Amiens. — Les camarades sont convoqués dimanche 13, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faub. du Cours. Définition des mots : Socialisme, collectivisme, anarchisme.

— Les copains qui correspondent avec le compagnon Froidure sont priés de noter sa nouvelle adresse : 18, rue Haute des Tanneurs.

Lille. — Dimanche 14 novembre, 21, rue de la Vignette, à la Liberté, réunion des camarades de Lille et des environs ; urgence.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'élucider la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

Saint-Nazaire. — Les copains qui veulent les journaux libertaires à domicile et de huit lieues à la ronde n'ont qu'à s'adresser à Hamelin, aux Prés-Gras, qui se fera un plaisir de les leur porter avec sa bicyclette.

Chalon sur Saône. — Tous les travailleurs qui s'intéressent à la question sociale sont invités à se réunir chez Guillon, 39, rue St-Georges, pour discuter des élections et de la propagande abstentionniste. — Urgence.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Toulon. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

Le Chambon. — Les camarades de Firminy ; le Chambon et Saint-Chambond sont avertis que l'anel criera et portera les journaux libertaires à domicile.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach 85, quai d'Orban.

Charleroi. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Bruxelles. — Les Solidaires Bruxellois (cercle typographique libertaire). Dimanche 21, à 8 h. du soir, salle de la Mutualité, 38, rue des Pierres, grand concert suivi de bal avec le gracieux concours du cercle les « Phalènes » et d'artistes.

Entrée : 0 fr. 10. La fête est organisée au profit de l'Ecole libertaire et du journal « Germinal ».

Petite Poste

M. Antibes. — P. Briculles. — M. Ancey. — T. Mézières. — B. Denain. — K. Kmud. — H. St-Nazaire. — H. Pittsburg. — H. Alais. — V. Masnières. — C. Nice. — L. Orléans. — M. Havre. — G. Berthancourt. — B. Dijon. — R. Nouzon. — V. Nîmes. — S. Bloye. — D. St-Quentin. — B. Limoges. — P. Rabastens. — E. Reims. — C. Fourchambault. — P. Londres. — A. Elbeuf. — P. A. Trélazé. — C. Aréis. — P. Commentry. — Reçu règlements, merci.

P. Briculles. — B. Brest. — R. Hyères. — F. Amiens. — F. Amsterdam. — G. Cavaillon. — H. Mystic. — B. Spring Valley. — P. Lille. — S. Cette. — M. Avignon. — F. St Tulle. — B. Genève. — H. Vienne. — T. Thizy. — N. Herstal. — B. Nantes. — R. Roanne. — N. Alger. — N. Toulouse. — E. Montpellier. — R. Nouzon. — B. St-Marcelin. — V. Nîmes. — Coop. Lyon. — R. Bézenet. — D. St-Quentin. — P. St-Ltienne. — C. Saumur. — J. Chalon s. Saône. — N. Tours. — E. Reims. — J. Pourru. — M. Bruxelles. — D. Dunkerque. — B. Givors. — B. Sedan. — D. Angers (par B.). — M. Troyes. — M. Billezois. — C. Marseille. — H. St-Nazaire. — Reçu règlements, merci.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD : Un anarcho de St-Mandé, Germinal, 1 fr. — Collecte au groupe des libertaires d'Amiens, 0.95. — L. Mans, 0.15.

EN VENTE AUX BUREAUX DU « PÈRE PEINARD »

	aux bureaux	fran
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0 10	0 15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0 25	0 35
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fasc. de chonettes histoires et de galbuses illustrations.....	0 25	0 35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0 10	0 15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1 00	1 30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1 00	1 30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2 50	3 80
La Société Future, le volume.....	2 50	3 80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2 50	3 80
Les Joyeux de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2 50	3 80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2 50	3 80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2 50	3 80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7 50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8	8 60

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris